

CORINNE ROEHRIG

Des masques de verre

Roman

Librinova™



Corinne Roehrig

Des masques de verre

© Corinne Roehrig, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9737-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Léa traverse la place de la cathédrale, dont l'ombre dentelée l'enveloppe. L'heure noire n'est pas à l'émerveillement devant le gothique flamboyant de l'édifice ; elle tente de régler son pas sur les larges pavés glissants.

Il pleut. Il pleut encore. Il pleut toujours. Comme le disent les Rouennais fatalistes : le risque, ici, c'est l'éclaircie.

La pluie aussi cabocharde que monotone se fait indiscreète, intrusive, essaie de se glisser dans une écorchure du parapluie, trouve un chemin dans son col relevé, qu'elle resserre en frissonnant. Quelques éclairs illuminent la rive gauche de la Seine.

Il est bientôt 19 heures et les passants sont rares. Ses pas résonnent. Chacun claque dans le silence comme cogne dans sa tête un « non ! » à chaque enjambée. Non, non, non ! Le désaccord profond qu'elle éprouve est le même à chaque fois que Pierre l'invite en représentation à ses côtés. Elle sent dans sa poche gauche son poing fermé, pouce à l'intérieur des autres doigts, comme un petit enfant qui ne sait pas que pour se battre il faut placer le pouce à l'extérieur, pour éviter la fracture. Elle ouvre la main, agacée.

Non. Et pourtant, elle accepte. Oui. Elle y va. Elle est là, chien fidèle ; elle n'aime pas les chiens. Peut-être parce qu'elle leur ressemble trop ; truffe humide, queue au vent, toujours d'accord. Non.

À force de devoir se mettre en retrait, elle a oublié ses envies, ses rêves, et même son humour piquant. Elle meurt d'ennui à petit feu à chaque réunion publique.

Elle emprunte la rue de la Tour de Beurre, puis la rue du Bac. Elle accélère, son cœur qui s'affole renforce la colère sourde qui l'envahit.

C'est toute une soirée de faux-semblants qui l'attend.

Pierre ne se satisfait plus de la mairie, il veut un fauteuil plus large, un fauteuil de sénateur. Il paraît qu'ils sont fabriqués sur mesure, pour accueillir confortablement le fessier épanoui des uns comme les os saillants des plus secs. Avec une plaque à son nom, de quoi s'enfoncer douillettement dans la certitude

d'être important. Ou dans une sieste post-prandiale amenée par la dégustation d'un grand cru ; la cave de l'endroit est réputée.

Léa maudit cette nouvelle lubie élective, dont elle n'a que faire.

Où donc sont passés leur humour, leurs fous rires du début quand il faisait semblant, quand il était dans l'opposition, élu en toute fin de liste ? Il se travestissait en conseiller grandiloquent, elle lui servait de contradicteur acharné avant un débat important. Parfois ils changeaient de rôle, elle était l'élue et lui l'opposant. Ils se permettaient toutes les outrances verbales, ils se déguisaient, se drapaient dans les rideaux, portaient des chapeaux ridicules. C'était le temps de la légèreté.

Elle a aimé Pierre pour son engagement politique, pour sa volonté d'agir sur le monde, d'y apporter plus de justice, d'équité. Elle rosissait quand il montait à la tribune, droit comme un I, les yeux fervents, pour défendre ses idées, combattre avec honneur ses contradicteurs, sans chercher d'arguments faciles dans l'insulte ou la caricature. Elle connaissait ses discours par cœur, parfois elle les murmurait en même temps que lui. Ils les peaufinaient jusque tard dans la nuit en partageant des verres de vin et des cacahuètes, ils travaillaient les mots, les phrases, pour mieux servir ses justes ambitions. Ils échangeaient des regards brûlants, les caresses étaient leur récompense.

Elle a applaudi ses premiers succès, associée à ces militants de base enivrés de promesses de changements, innocents des calculs, des réalités économiques, des enchevêtrements politiques et autres arrangements. La trajectoire était belle. Qui ne rêve d'un monde meilleur, plus juste ?

Sournoisement, des ratures ont émaillé les pages, les formules ont remplacé les citations. La communication a chassé l'argumentation. La belle langue, c'était fini, place aux fabricants de raccourcis qui claquent. Avec le succès, la stature de Pierre a gagné en épaisseur, en collaborateurs. Léa a perdu le fil de ses réflexions, de ses projets, de ses programmes. Il n'avait plus le temps de partager ses ambitions avec elle. Il riait moins de ses traits d'humour féroces. Il phosphorait avec des attachés, des conseillers, des chefs de projets, des dir cab.

« Composer » est devenu le mot fétiche de Pierre. Composer pour rassembler. Rassembler pour agglomérer des partisans autour de lui.

Le succès aide à masquer le goût amer des raisons du succès. Il enrobe

l'acidité du renoncement, du petit abandon de rien du tout dont on se rassure en se répétant « qu'il ne change pas le fond ». De compromis en accommodements, les valeurs s'effilochent.

Pierre a été entraîné par un courant ascendant, il a gravi les marches de la représentation électorale. Plus son image a grandi dans les médias, plus elle a rapetissé dans le regard de sa femme.

Elle s'est d'abord réjouie de son succès ; elle a fait sa part, épluché les textes de lois autant que les discours des ténors de la politique, analysé leurs argumentaires, appris à rédiger des synthèses percutantes. Elle l'a entraîné à jouer son rôle, elle l'a mis en scène, elle l'a aidé à bouger, se présenter, se tenir à un pupitre, regarder le public en face, le prendre à témoin, le motiver, l'engager. C'est aujourd'hui un homme parlant clair, qui marche avec assurance, se tient droit et regarde ses interlocuteurs dans les yeux.

Elle a fourni bien des efforts pour le suivre, à contrecœur parfois. Maintenant qu'il est en haut de l'affiche, elle n'en a pas les bénéfices escomptés. Le succès, sans bruit, les sépare. Une photo d'elle en pied, posée quelque part au fond de l'estrade, ferait l'affaire.

Elle s'est éloignée, a retrouvé son indépendance d'esprit et fuit les arguties, comme les groupes d'encartés brailards où la faille des autres est plus excitante que le raisonnement de leur champion. Elle a perdu la foi, elle devine les gros fils qui maintiennent les promesses jusqu'à l'élection.

Mais Pierre la veut à ses côtés, au prétexte qu'elle incarne la force de l'engagement. Un couple soudé depuis tant d'années, ce n'est pas si fréquent, c'est à soi seul un gage de solidité, de fidélité. Elle doit jouer son rôle, c'est-à-dire, simplement, être là.

Elle a appris à jouer les utilités, s'est entraînée à écouter plus qu'à répondre, à enfiler des banalités. Elle est trop entière pour jouer les perroquets savants. Elle a trop de répondant, de piquant, c'est devenu un supplice de répondre aux électeurs de son mari. Eux pensent qu'elle est dans le secret des décisions, des orientations, et son silence passe pour de la dissimulation.

Après une soirée d'exaspération suprême, elle est allée s'offrir un cahier d'écolière de très mauvais goût, avec des grosses vaches aux couleurs criardes en couverture. Un cahier de *vacheries*, où elle crache ses échanges les plus

insipides et les réponses débiles qu'elle n'a pas pu y apporter, faute de bonne éducation. C'est une soupape dérisoire, utile pour se marrer avec Giulia.

La plupart du temps, elle se coltine les militants avec un brief minimal : *souriez, Madame Giraud, souriez, vous avez un si beau sourire !* Question dialogues, deux sujets recommandés : la météo et les fêtes locales. Quand elle regarde Pierre se pavaner, elle se demande en boucle si l'amour faisait autant briller les yeux que l'ambition ? Aussi longtemps ?

Elle a cessé de se cabrer, de ruer.

La part délibérée qu'elle a mise dans son effacement la met maintenant en colère.

Élu. Il est l'élu, il est choisi. Elle est un accessoire. Un chien aurait mieux fait l'affaire ; il aurait remué la queue avec sincérité.

Les jours de semaine, quand elle va d'un pas alerte retrouver ses élèves du collège Fontenelle, tout va bien. Elle habite son double lumineux, ses yeux verts pétillent sous ses longs cils recourbés. Dans son rôle de prof, elle retrouve sa vivacité. Elle aime les adolescents boudeurs et critiques qui l'amènent à puiser dans sa créativité pour repenser chaque année ses cours. Elle joue à deviner leurs rêves quand ils ne l'écoutent plus, elle les provoque, elle les bouscule et chaque année ils préparent le spectacle de fin d'année ; ils montent ensemble une courte pièce de théâtre, ils jouent, fabriquent les costumes, les affiches de promotion. Des instants de délice, de communion. En ce moment, ils étudient *Cyrano de Bergerac*, qui la fait toujours vibrer... puis désespérer ! Si dans chaque circonstance de sa vie elle pouvait puiser dans cette verve, ce culot fantastique qui permet de bouter d'un trait l'imbécile hors de son champ de vision. Un peu d'épaisseur, de tenue, de grandeur, d'audace !

À quoi lui servent tant de talents les jours où elle se donne en spectacle aux côtés de Pierre ? Elle soupire à fendre l'âme. Elle imagine le beau texte qu'elle a abandonné sur son fauteuil près du feu. Elle tire sur sa robe qui la serre un peu, maudit ses escarpins étroits.

Elle s'engage Place du Gaillardbois et aperçoit la Haute-Vieille-Tour illuminée.

Elle monte les dernières marches, ébouriffe ses cheveux épais dont les reflets dorés s'allument et forment un casque protecteur.

Après une longue et profonde inspiration, pour en finir, elle pousse la lourde porte et entre.

2

Au même moment, Maître Sylva sort de chez lui. Il a choisi le chemin le plus court pour aller de chez lui à la Halle aux Toiles. Maître Sylva ne connaît que les chemins les plus courts. C'est un homme pressé.

Il est vêtu d'un ample cache-poussière clair qui luit sous l'averse. Avec son chapeau à larges bords, de loin, il ne lui manquerait qu'un cheval pour ressembler aux héros de westerns des années 1970. Un cheval, et d'autres chaussures que celles dont il est affublé.

Il avance à longues foulées.

Il semble totalement indifférent au ruissellement des gouttes de pluie dans son col ; il chasse machinalement celles qui éclaboussent le bout de son grand nez cassé, après s'être faufilees dans une rigole pentue du couvre-chef.

Une femme presque aussi grande que lui l'accompagne et marche légèrement en retrait, protégée par un parapluie taille parasol.

Ils ne parlent pas. D'un coup de menton, au croisement avec la rue Grand Pont, il indique la gauche. Ils arriveront directement place de la Haute-Vieille-Tour.

Il se demande encore s'il ira au bout de ce carnaval, s'il va accepter ce statut de « grand électeur » que le maire lui offre pour les sénatoriales. Enfin, il ne l'*offre* qu'aux personnes dont il est sûr qu'elles voteront pour lui.

C'est un coup de foudre qui a poussé Maître Sylva à venir. Un coup de foudre qui l'a laissé sans voix, comme il se doit, éberlué, ému et tremblant. Il n'en a pas encore parlé à sa fille. Il n'est pourtant pas question de sexe ou de tromperie. Son esprit si vif est embrouillé. Et si c'était la solution ? Et si ce n'était pas la solution ? Il est incapable de répondre ; il se laisse porter par son instinct.

Il a failli passer à côté d'elle lors de la réunion pour les sénatoriales. Il était bougon, irrité de s'être laissé aller à participer à cette mascarade, invité par son ami Maréchal qui lui avait trouvé là une occupation pour oublier son malheur. Comme s'il pouvait l'oublier.

Alors, tout au fond de la salle, il pestait tout seul, contre lui-même, contre les

potentiels grands électeurs flattés d'être là, contre le monde entier. Et puisqu'elle était là, elle aussi, sur l'estrade, elle était coupable. Il l'a incluse d'office dans sa grognerie et lui a jeté un regard plissé, la prenant pour une colistiène novice qui cherchait là, bien maladroitement, quelques grains de lumière. Gauche, raide, le sourire forcé, ne sachant pas quoi faire de ses mains, ne sachant pas quoi faire de son corps, d'elle-même tout entière. Il s'en est moqué à voix basse « tu parles d'une candidate qui a de l'avenir ! ». Puis le maire s'est approché, lui a pris la main, l'a embrassée sur la joue et l'a présentée : « Léa, ma chère épouse, ma moitié, blablabla ». Il a fait semblant d'être inspiré en lui adressant, non sans un coup d'œil complice à la salle, quelques compliments grisâtres. Elle a baissé la tête, comme devant le bourreau, l'inclinant un peu plus à chaque qualité que son mari lui infligeait en public.

Surprise ! Elle ne cherchait rien, elle ne jouait pas, elle attendait comme un vaillant petit soldat sa dose de plomb fondu. Il a vu un éclair de détresse dans ses yeux verts, une lumière dorée dans ses lourds cheveux blonds qu'elle façonnait, tournicotait autour d'un doigt. Il a dégluti, il a secoué violemment la tête de droite à gauche.

Et il l'a mieux regardée. Il n'a plus regardé qu'elle, qui semblait espérer que la scène s'effondre, que la terre s'ouvre et l'avale, que le tocsin claironne, bref qu'on vienne enfin la tirer de ce supplice.

Il a eu mal dans la poitrine, il a eu envie de la prendre dans ses bras pour la protéger, la défendre.

Elle s'est enfuie dès la fin de la litanie maritale et leurs regards se sont croisés. Enfin, son regard à elle, brûlant, trop brillant, l'a traversé, lui. Il aurait voulu la suivre, lui parler, mais il était coincé dans la foule moutonnaire.

Elle lui ressemblait tellement. Léonor. Léa.

De brèves recherches lui ont appris qu'elle était professeur de français en collège, et ça l'a fait trembler : un autre signe ? Il n'a pas d'enfant, il n'a aucune raison de la revoir, aucune excuse valable pour aller demander au maire de mari de faire sa connaissance.

Mais il le faut. Il faut qu'il la teste, qu'il la bouscule, pour savoir si elle peut tenir le rôle qu'il veut lui confier. Si elle en a la force.

Bientôt il sera trop tard pour le devoir qu'il s'est donné. Pour sa mémoire.